

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 28 MAI 1887

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Deux yeux noirs, par Maurice O'Reilly. — Incident de Pagny sur-Moselle. — En route pour le baie d'Hudson, par l'abbé Roux. — Primes du mois d'avril. — Feuilleton : Jean-Jeudi. — Récréations de la famille.

GRAVURES : Sa Majesté la reine Victoria. — A la campagne. — Portrait de M. Schaebelé. — Le canot qui a transporté Mgr Lorrain à la baie d'Hudson. — Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me ..	25
3me ..	15
4me ..	10
5me ..	5
6me ..	4
7me ..	3
8me ..	2
86 Primes, à \$1	86
<b>94 Primes</b>	<b>\$200</b>

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



**M**ONSIEUR, dans tout pays éclairé par notre soleil—car vous n'ignorez pas que le soleil est anglais—et gouverné par les lois anglaises, la discussion est libre, entièrement libre et tout citoyen britannique apprécie trop les libertés dont il jouit pour empêcher qui que ce soit de dire ce qu'il pense.

—Mais...

—Oui, oui, monsieur, je sais ce que vous voulez dire, vous ne le croyez pas et vous vous figurez que vous êtes en France où un homme ne peut pas crier : Vive la commune ! à bas les riches ! et tuons les bourgeois ! sans être aussitôt pris au collet par un infâme sergent de ville !

—Cependant...

—Non, monsieur, vous ne savez pas ce que c'est que la liberté. Voyez, à Paris, la Chambre des députés, c'est déplorable, on ne sait pas discuter, on se dispute, on se dit des injures, etc., etc. Regardez Londres, monsieur, et voyez notre Canada, chacun parle, dit ce qu'il veut. Ah ! l'Angleterre et les pays anglais seuls savent discuter !...

—Oui, c'est du propre ce qui se passe à la Chambre des Communes ; c'est joli ce que l'on voit dans vos réunions publiques où l'on s'assomme. Votre prétendue liberté de discussion n'est qu'une fausse et vos vantardises sont prouvées à chaque instant.

\*.\*.\* Je n'en veux pour preuve que ce qui s'est passé à Toronto et à Kingston.

M. O'Brien discutait les affaires d'Irlande et la conduite des propriétaires envers leurs fermiers, ce qui était parfaitement son droit ; il avait fait la même chose à Montréal, et nul n'avait pensé à l'insulter (il est vrai que les Canadiens-français sont en majorité à Montréal), mais à Toronto, on ne pense pas ainsi.

À Toronto, il existe une certaine classe d'individus qui se disent loyaux, purs, Anglais dans toute la force du mot ; ceux-là ont adopté pour couleur le jaune ; ils en mettent partout, sur leurs drapeaux, à leur boutonnière, autour de leurs chapeaux, et l'étranger, en constatant leur amour inmodéré du jaune, se demande comment

on peut faire aussi bon ménage avec un emblème si significatif.

Ces gens crient plus haut que les autres que la discussion est libre chez eux, que l'on peut émettre toutes sortes d'opinions, etc., et toute la vieille rengaine.

Ce sont justement ces braves et loyaux citoyens qui ont provoqué les scènes les plus regrettables le lendemain de l'arrivée de M. O'Brien à Toronto.

Fort de leur nombre (trois ou quatre mille Orangistes contre cinq personnes), ils ont frappé l'orateur irlandais et ses amis, ils ont saccagé un atelier de forgeron dans lequel O'Brien s'était réfugié, et proféré les plus ignobles injures contre le Pape.

Pourquoi insulter le Pape ? En quoi Léon XIII peut-il être mêlé à cette affaire ?

Quel fanatisme, quelle ignorance et quelle profonde sottise on constate chez ces loyaux !

Ceux qui n'insultaient pas le Pape chantaient le *God save the Queen*.

Je vous demande un peu pourquoi on vient mêler la reine à cette histoire ?

J'aurais compris cela le 24 mai, mais le 17, c'était absurde !

\*.\*.\* Mais que faisait la police pendant ce temps-là ?

La police—voyez comme il y a de ces hasards qui protègent les Orangistes—la police se figurait que M. O'Brien devait être à la gare afin de prendre le premier train pour revenir à Ottawa, et il se trouvait justement qu'il n'avait jamais eu l'intention de partir, de sorte qu'il a été impossible de le protéger.

C'est une institution sérieuse, que la police de Toronto !

Un sergent, que l'on interrogeait au sujet de l'inutilité de la police en cette occasion, fit une réponse digne d'être encadrée.

« Si un homme, dit-il, est assez fou pour se jeter dans une telle foule, il ne faut pas se figurer que nous le suivrons et que nous le sortirons du danger ! »

À la bonne heure, au moins, on sait à quoi s'en tenir ! mais ne serait-il pas plus économique et tout aussi utile pour la cité de Toronto d'avoir une police de carton ?

\*.\*.\* Une autre chose très jolie, c'est la déclaration du maire de Toronto à propos de M. O'Brien :

« J'étais prêt à le protéger, au risque de m'exposer à recevoir des coups moi-même. Le chef de police a bien rempli son devoir ; mais qui aurait cru qu'O'Brien aurait été assez insensé pour sortir seul, pour ainsi dire, en face de la foule menaçante qui entourait son hôtel ? S'il m'eût dit qu'il se proposait de sortir, je l'aurais fait escorter par un détachement de police qui aurait certainement repoussé ceux qui l'ont attaqué. »

Si vraiment le maire de Toronto a prononcé ces paroles, ce dont je veux encore douter, il est l'homme le plus étonnant des temps modernes et il peut rendre des points à M. de Calineaux.

\*.\*.\* Montréal a été également le théâtre d'une scène des plus disgracieuse, pendant la semaine dernière.

Quand je dis Montréal, j'ai tort sans doute, car en vérité on ne sait trop exactement où la chose s'est passée :

Il paraît qu'il existait depuis longtemps, depuis trente ans environ, deux individus l'un répondant au nom de Gilmore, l'autre à celui de Hawkins, et que le premier demeurait à Toronto, tandis que l'autre avait vu le jour à Ottawa.

Il est non moins évident que ces deux êtres, qui ne s'étaient jamais vus, s'en voulaient à mort, sans savoir pourquoi, bien entendu, et comme tous deux étaient gens rancuniers, leurs amis décidèrent qu'une rencontre était devenue indispensable.

Vous, qui êtes un homme d'honneur et bien élevé, vous supposez sans doute qu'un duel fut alors décidé et qu'on s'est battu au sabre, à l'épée ou au pistolet, comme des hommes civilisés ? hélas ! vous êtes loin de compte.

Après discussion, les amis—on dit que parmi eux se trouvait des gens occupant une certaine position (ce qui est peu honorable pour la posi-

tion)—ne trouvèrent rien de mieux que de convenir que les deux ennemis se battraient à coups de poing et qui plus est... pour de l'argent !

\*.\*.\* La rencontre eut lieu dans les environs de Montréal, dans un hôtel disent les uns, dans une île selon les autres, et en ce faisant ils ont grossièrement insulté notre province, car ils auraient dû comprendre, eux ou leurs amis, que la plus simple politesse leur ordonnait de faire leurs saletés chez eux.

On dit que les deux fauves sont beaucoup détériorés, mais que quelques semaines de repos et de soins suffiront pour les remettre debout.

C'est très fâcheux, car on avait lieu d'espérer que l'un au moins aurait débarrassé la terre de la présence de l'autre.

C'est à recommencer.

Quelques privilégiés, amateurs de ce genre de sport ont obtenu, moyennant la modique somme de dix piastres, la faveur d'être témoins de la rencontre.

Dix doillars ! ce que gagne un honnête homme en travaillant fort et ferme une semaine durant !

Demandez à ces gens-là de donner en faveur d'une œuvre utile, ils vous refuseront. Mais pour voir deux tueurs s'abimer ils sacrifieraient l'argent nécessaire à leur femme et à leurs enfants.

\*.\*.\* *L'American Grocer*, organe des épiciers en gros aux États-Unis, estime à 15 millions le nombre de consommateurs de ces sortes de boissons, et à \$50 par an la somme que chacun d'eux consacre à boire, soit environ \$1 par chaque \$10 dépensés pour l'habillement, la nourriture et le loyer. Bref, les buveurs aux États-Unis dépensent chaque année, en moyenne, depuis trois ans, la somme colossale de huit cent millions de piastres. En 1870, il s'y consommait 80 millions de gallons d'esprits distillés, 12 millions de gallons de vin et 205 millions de gallons de bière, porter. En 1886, ces chiffres étaient devenus 72 millions de gallons pour les liqueurs distillées, 22 millions pour le vin et 643 millions pour les bières.

Or, en 1870, il n'y avait que 38 millions d'habitants et, en 1886, 59 millions. En calculant à 50 0/0 pour les liqueurs distillées, 20 0/0 pour les vins et 8 0/0 pour les bières la proportion d'alcool pur, on arrive, en chiffres ronds à 59 millions de gallons d'alcool consommés par 38 millions d'habitants en 1870, et à 92 millions par 59 millions en 1886, c'est-à-dire à environ un gallon et demi par tête à l'une comme à l'autre date. Seulement, de 1870 à 1886, beaucoup d'intempérants chroniques se sont mis au thé et à l'eau froide, tandis que les autres se sont mis à boire double ou triple en sorte que les cas d'ivresse brutale et les crimes qui en résultent paraissent avoir doublé ou triplé selon le cas.

C'est en présence de ce fléau terrible que les États-Unis ont cru devoir chercher le remède au mal en prohibant entièrement la fabrication et la vente de l'alcool.

Le remède n'a servi et ne servira jamais à rien. Plus il sera défendu de boire, plus on boira ; plus on défendra de fabriquer d'alcool plus on en fabriquera et plus on en vendra, on en a la preuve dans les États où tout cela est défendu.

\*.\*.\* LE MONDE ILLUSTRÉ publie aujourd'hui le portrait de Sa Majesté la Reine Victoria, dont on vient de célébrer la fête.

Je me suis souvent demandé pourquoi ce jour-là était considéré comme fête légale, puisqu'on ne l'observe pas comme tel.

Cette année encore, à part de quelques magasins fermés, je vous assure que la cité de Montréal avait le même aspect que les autres jours et que les marteaux et machine à vapeur s'agitaient comme d'ordinaire.

Les journaux canadiens français ont paru comme toujours et peu de personnes semblaient se douter que l'Impératrice des Indes venait d'entrer dans sa soixante-neuvième année.

\*.\*.\* Bien que la famille Royale coûte très cher à entretenir et que la nécessité d'avoir une reine soit très discutée, je n'oublie pas que cette reine est mère et, me souvenant que moi aussi j'ai une mère que j'adore, je m'unis à ses enfants